

NATÁLIA CORREIA
Poèmes

AU PETIT RICHE

Je ne mourrai pas à Paris un jeudi décadent
Je laisse l'hyène de zinc qui s'approche sur les toits
à ceux qui sur le dernier échafaudage de la pluie exécutent le
[numéro
du suicide couvé dans les cœurs mouillés

J'abandonne à Notre-Dame-des-Spasmes son bossu
la Seine au lys insoluble dans le masque de la noyée
la Monna Lisa au vitriol des regards chapardeurs
dont j'aimerais tant qu'elle soit définitivement volée

J'abandonne l'opéra au Degas des danseuses posthumes
l'accordéon à la valse des fripouilles disparues
et Napoléon qui était cocu je le cède à la cornée
qui ne laisse passer que l'infrarouge des batailles

J'abandonne le sacré cœur à la saccharine
le sourire au chèque et l'échec au mat
la tachycardie aux directeurs Zola aux usines
la métrique au métro le trianon à l'email

Je laisse à dada les couvercles des cuvettes
paupières publiques de la République française
et à Toulouse-Lautrec le cancan peint
en échange d'un geste obscène fait sous une table

Je laisse aux quais des restes de rêves incrustés dans la nuit
Jean Cocteau au croissant Versailles au bibelot
et que ce soit Sartre à la sauce au beurre
le poisson le plus demandé dans les bistrots

Ce que je ne laisse pas par contre dans un coin de ce calendrier
balayé par un simoun de telex et d'ascenseurs
se trouve sur une tapisserie : c'est la dame à la licorne
de plus en plus lointaine et prononçant des fleurs

(O anjo do ocidente à entrada do ferro)

LONDON FROM A TEAR TOP

Il était une fois cette ville où tout se passe
comme si quelque chose se cachait derrière le brouillard
de ce côté elle a un tricorne de pigeons
sur la tête de celui qui fut un amiral haut sur pattes
bizarrement beaucoup de chapeaux melons
sortent toujours de la mer le ciel est le chantier naval
d'une lumière qui est restée là à réparer

du fond de la nuit qui est le sexe à la dérive
de la danseuse nue vient une étoile humide
où passe en courant une femme en flammes
montant un petit cheval échappé d'un livre
une autruche prêche à l'église anglicane
le prédicateur baptiste annonce une guerre au coin de la rue
un dimanche entouré de nombreux parapluies
et une chose avec sept cornes sort de la Bible

à une certaine heure dans un jardin une fontaine de thé
et ceux qui serrent dans leur poche une fée Morgane
car d'ici au Gondwana nous aurons beaucoup à marcher

mais alors vous ignoriez cette affaire de continents
qui dérivent sans cesse mais alors vous ignoriez
qu'en cette affaire il y a une tour de têtes coupées
qui apparaissent ensuite avec un regard de chair
sur des figures de cire et dans une prophétie
avec de l'oxyde de fer les corbeaux secrètent du noir
et deux lions debout discutent de charogne

en vérité je vous le dis le big ben remember
le pub va fermer l'étoile d'absinthe
va tomber c'est une larme que ne peut essuyer
le dieu qui a chargé la Tamise de trouver d'autres eaux
le commerce rapide et les orchidées de fumée
hautes persécutrices qui empoisonnent l'air
les anges ont déjà levé le pont-levis
en vérité je vous le dis un jeune homme porte
sur son dos une musique et ses cheveux le poussent
vers l'endroit où il emporte sa musique

à la fin sur la pelouse une histoire d'amour
les amants qui sont le dernier voilier
sont toujours prêts à partir sur un tapis volant
sont toujours prêts à arriver à leur éternité
qui leur renvoie tout derrière le brouillard

(O anjo do ocidente à entrada do ferro)

DU DISCOURS DE LA DAME QUI ORDONNE LE COURONNEMENT

I.

Dans la netteté sereine de cette prairie
où, au-delà des yeux, rien n'existe,
jouissons, Flavio, de la vie, ce doux état
qui consiste à être simple.

Des lys éphémères couronnent de pures idylles;
discourons alors parmi les bosquets,
pareils au fleuve qui ne retourne pas vers les demeures
qu'il a laissées, au passage, verdoyantes.

Ne dis rien : la vaine parole
ne trouble pas le destin. Écoutons sans parler
le silence dont le sage dieu entoure
ses aimables séjours.

Hélas, les jours volent comme les vents,
inconscients des astres qui les animent;
et rien n'altère les lentes pensées
que la sphère ne puisse résoudre.

Si la plus superbe tour que la sordide
fortune improvise s'effondre sans raison,
la transparence est de ne rien posséder
et de passer comme l'eau.

La vertu c'est donc, loin de l'agitation
que le monument dresse par ici, fait tomber là-bas,
de passer librement sans illusions car la finalité
du destin ne change pas.

Comme sous les douces brises balançant
doucement dans l'azur s'enlacent les branches,
étreignons nos deux mains dans la paix et la joie d'être vivants
sans savoir pourquoi nous le sommes.

Et lorsqu'au coucher du soleil, dans la paisible campagne,
le languissant troupeau cherche l'ombre,
préparons notre âme aux sentiments
qui célèbrent Latone

Il faut ensuite que dans la cave le vin parfume la nuit
qui fait naître les plumes légères sur les épaules;
et que l'amour ruisselle entre les draps de lin
comme les rêves vers la lune.

Que sentir nous suffise. Les idées sont des défaites.
De la vie, Flavio, suivons
les dispositions naturelles. Jusqu'à ce que nos sensations
deviennent des dieux.

II.

Ne pense pas, Flavio. Mieux vaut remplir la barque
de lotus, qui aident à oublier les lois.
Et qu'au pur advenir de la blanche plage
les vents nous conduisent.

Ne crois pas non plus. Les dieux sont étrangers
à la croyance ou à la morale; indifférents
au bien ou au mal. Alors, sur cette grève si propre,
amusons-nous en toute innocence.

Là, au bord de la mer ancienne et absorbée,
unissons tendrement nos cœurs paisibles
à cette heure honnête et contentons-nous d'avoir un corps
là où nous avons l'âme.

Comme dans un certain et immobile bleu du soir
où le ciel et la mer s'arrondissent,
que ce soit l'instant où notre volonté
et celle des dieux se rencontrent.

Seulement de la lumière et de l'eau. Au loin, irréelles, les barques.
Suaves de ne rien demander aux mains,
plongeons dans la sérénité de ne rien espérer,
lucides et païens.

Rien d'autre que la peau, œuvre du soleil;
une saveur de nudité entrant dans l'eau
et une candeur originale et amollie
couchée sur le sable.

Fugace est en nous l'éternel qui nous vit.
Nos sens n'ont pas besoin d'avenir
ni de passé, comme sur la dune libre
les dieux s'étirent.

La roche est plongée dans sa paix ancienne.
Cependant elle se meut. Mais qui s'en aperçoit ?
Tout nous dépasse, même arrêtés
dans une grimace ou un sourire.

Sans nous la vague roule et le soleil chauffe
et l'unique vérité est ne pas la penser,
dociles à l'ombre qui nous mûrit
vers la fin qui égalise tout.

Si le déguisement, le plaisir ou la souffrance,
l'échec ou la gloire, tout nous mène à la Parque,
emplissons, Flavio, la barque
des pieuses fleurs de l'oubli;

Et qu'à la blanche plage nous conduise la vague maternelle
car les dieux, là-bas, ne sont pas lointains.
Ils possèdent leurs troncs où nous attendent,
immuables, les mythes.

III.

Si tu crains que les pleurs rituels
ne te fassent tressaillir dans le lac infernal,
suis-moi, Flavio, et ne crains pas
la mort plus que la vie.

Il n'existe pas de solutions. L'évidence
est celle des mystères. Suis-moi, Flavio. L'Ile
est de cristal et à travers sa transparence
le vase d'or scintille.

Implicite aux cèdres, aux vergers et à la jarre
de lait frais, l'Ile est une offrande
sortie de la mer. C'est en elle que l'Archange
surveille les vaches d'Hélios.

Sur ses hauteurs aux accords primordiaux
aux plantes et aux vents purificateurs,
en harmonie avec les herbes et les animaux,
écoutons les bergers.

Et ils diront, de leur voix sage
et profonde, que nous ayons déjà existé ou que nous soyons encore
[un devenir,
nous sommes des ombres, comme notre ombre
nous suit sans le savoir.

Ensuite nous descendrons vers la grève brune,
aspergés par les vols rêveurs
des hérons, et, regardant les vagues, nous écouterons
aussi les pêcheurs.

Et eux, dans un geste d'une ancienne et silencieuse
sagesse, diront les mots sacrés,
montrant les enfants qui sur les rochers
ramassent joyeusement les coquillages.

De même que les enfants au visage vermeil
soudain ne désirent plus ramasser les coquillages,
ne désirons plus rien, Flavio. Pour habits
les brebis nous donnent de la laine.

Les fleurs appartiennent à celui qui les regarde tendrement.
Tu ne jouiras de la vie que dans la simplicité.
La placide lagune n'ouvre sa corolle
qu'au regard innocent.

Assis sous les paisibles branches
écoutons les pèlerins qui se souviennent
de la vacuité de la vie, dans des litanies
que les échos de l'Éternel réveillent.

Et ne t'étonne pas que le feu du volcan
gronde dans les cavernes. Dans le plaisir s'ouvre l'abîme,
afin que tu saches que la vie et la mort sont
les rives du même fleuve.

Suis-moi, Flavio. Les légendes les plus honnêtes
disent que l'homme crée mais que la femme met sur la voie.
Les prés sont en fleur et vers les fêtes
s'envolent les colombes de l'Ile.

Jusqu'à de purs extrêmes vont les ailes ivres
des anges rustiques qui immolent les bouvillons;
car pendant les orgies qui précèdent le Couronnement
les mystères sont toujours vivants.

Dur est le rite. Pour cette raison, à la pure origine
un bouvillon doré est sacrifié,
afin que le sang de l'innocence teinte
d'ingénuité la vie.

Le repas est composé d'espèces vertueuses :
la tendre viande cuite sur le feu sacré,
le vin odorant, le pain aux herbes aromatiques
et tout autour le dithyrambe.

Ô chants sans âge que les violons
exaltent ! C'est la jubilation rurale
de l'Esprit qui veut dans ses fêtes
du vin, des chants et des danses.

Je danserai alors la nuit au clair de lune
la danse des murailles flamboyantes
qui protègent le centre inviolable
de l'Île des Amants.

Tu chercheras vainement les dieux épars,
car chacun étant un sens
du Paraclet, dans l'Île Mère
ils sont réunis dans l'Esprit.

Parce que les dieux, qui sont des parlers divers
de la Création, dans l'Île merveilleuse
s'ajustent au Divin comme les pétales
sont unis à la rose.

Suis-moi, Flavio. Les bijoux sont gardés
dans l'Île lustrale. Par des marches d'hortensias
nous monterons naïvement, la main dans la main,
vers les hautes transparences.

(O Armisticio)

Traduction d'Isabel Meyrelles

Natália Correia

Née en 1923 aux Açores, Natália Correia vit à Lisbonne. D'une grande curiosité intellectuelle, elle a abordé successivement tous les domaines de la création artistique : essayiste, auteur dramatique, romancière, peintre, c'est cependant comme poète qu'elle exprime le mieux les forces profondes de sa personnalité.

Sa voix a d'abord «fait irruption», dans la Lisbonne hibernale de la deuxième moitié des années quarante, pour y porter la «plainte des âmes jeunes censurées». Coïncidant avec celles par qui, au même moment, «explosait le scandale processionnel des apparitions surréalistes», elle refuse de réduire «l'idée de liberté à un concept politico-social» et, en conséquence, de jouer le jeu du «martyrologe» auquel s'adonnait la tourbe des «néo-réalistes», constitués en «bibelots de gauche du système».

À partir de 1957, avec la publication de *Dimensao encontrada*, elle est intervenue de façon originale dans la poésie lyrique portugaise, et a défendu, dans les essais dont elle est également auteur, un réalisme poétique de source magique qui englobe le social et le cosmique. Elle publie, outre *A dimensao encontrada* (1957), *Passaporte* (1958), *Comunicação* (1960), *Cântico do pais emerso* (1961), traduit en italien, en yougoslave et en français*, *O vinho e a lira* (1967), *Mátia* (1968), une *Anthologie de la poésie portugaise érotique et satirique* (1966) et le pamphlet anti-nataliste *Une statue pour Hérode* (1974). Sans jamais adhérer à aucun groupe, ayant une fois pour toutes adopté «un point de vue hétérodoxe», elle présente en 1973 une anthologie annotée du *Surréalisme dans la poésie portugaise*, partant des Troubadours et incluant Bandarra, Camoens, Sœur Marina Alcaforado, Bocage, etc., dans la mesure où chacun, à tour de rôle, a manifesté, peu ou prou, cette «autre dimension du comportement spirituel» qui a, «finalement», été reconnue pour telle quand s'est produite «la rupture surréaliste».

Une voix, donc, dans le chœur restreint des voix authentiquement rebelles de l'époque, mais une voix à part parce que de naissance «allaitée aux mamelles océaniques», «mêlée d'une onde et de souffres volcaniques»; et puis, parce que, si elle a d'emblée senti la nécessité de «rompre» et de «laisser les mots faire l'amour», elle a, simultanément, prétendu assumer l'héritage de la tradition lyrique portugaise.

I.M. et A. Coyné

* Accessible dans l'*Anthologie de la poésie portugaise*, établie et traduite par Isabel Meyrelles, Gallimard, 1971.